

L'effet Bonnemaison

LOUIS DUPONT

J'AIME LA PHOTOGRAPHIE, bien que je prenne rarement des photos et encore moins des diapositives. J'ai un jour décidé d'être contre son usage en réaction à une géographie qui présente le monde comme une exposition de territoires et de peuples. Pourtant, en fixant le temps des Hommes dans des décors et des scènes qu'ils créent, la photographie encapsule du sens, évoque des histoires que l'imagination et la connaissance peuvent poursuivre, compléter, dépasser. J'ai donc choisi de faire de la photographie sans appareil photo, de faire de la géographie sans autre équipement que ma personne et, comme pellicule, ma pensée et mes notes de terrain, à partir desquelles je peux composer une photographie, puis une géographie. La photographie qui suit est particulière, c'est celle d'un effet, *l'effet Bonnemaison*, et son incidence sur mon parcours de photo-géo-graphe.

Quinze ans avant que je ne m'entretienne avec Joël dans un café-bar de Québec en août 1995, le nom de Bonnemaison était associé à un article, « Voyage autour du territoire » (1981), inscrit sur la liste des « textes obligatoires » d'un cours intitulé « L'Océanie », que donnait Eric Waddell, professeur de géographie à l'Université Laval. De l'avis de ce dernier, c'était le seul texte en français d'une géographie cultu-

relle qui n'existait pas encore. Je me souviens l'avoir lu à la bibliothèque bruyante du premier cycle universitaire sans me rappeler très bien son contenu. Mais j'ai gardé le souvenir de l'effet qu'il eut sur ma pensée.

La pratique de la géographie culturelle au Québec a une histoire aussi longue que celle du premier département de géographie à y voir le jour : celui de l'Université Laval et de l'Institut de géographie qui l'a précédé, dans les années cinquante. Cette géographie culturelle avant la lettre, celle qui se situe avant l'arrivée des « *cultural studies* » ou de la spécialisation de la géographie culturelle, s'affirmera et s'affichera comme telle dès les années soixante-dix. Elle est le produit d'un contexte socio-culturel particulier à l'Amérique du Nord et de la convergence intellectuelle de professeurs-chercheurs d'origines et d'horizons géographiques divers. Ces derniers avaient en commun d'avoir placé la culture au centre de leur pratique géographique, aucun d'eux n'avait eu une formation en géographie culturelle, ni ne cherchait à développer une pensée géographique culturelle. Cette géographie se formait et se pensait en se pratiquant, ce qui peut être déroutant pour l'étudiant. « *Voyage autour du territoire* » m'a alors fait entrevoir ce que je ne pouvais pas encore

appeler les contours d'une telle pensée, mais au moins, les possibilités de son existence.

Si j'avais alors maîtrisé les concepts pour le comprendre, j'aurais pu identifier le problème de conjuguer, dans l'étude de la culture et, de surcroît, de la culture des autres, le souci humaniste avec le souci scientifique, tant sur le terrain que dans l'écriture. Si j'avais alors eu les mots pour le faire, j'aurais pu amorcer la réflexion sur ce problème, à la fois épistémologique et méthodologique, qui est au cœur de la pratique de la géographie culturelle. Il me manquait les concepts et les mots, toutefois, ceux du *Voyage autour du territoire* eurent leur effet. Ils résonnèrent dans mon esprit, qui s'ouvrit à cette question et à l'exploration du territoire géographique et du territoire de la pensée.

En 1995, je revenais au Québec après un voyage de cinq ans aux États-Unis. À un moment de la conversation, je fis remarquer à Joël qu'il ne ressemblait pas à l'image un peu embrouillée que j'avais gardée des Français. Souriant, il me dit que cela ne l'étonnait guère puisqu'il n'avait pas souvent vécu en France au cours des dernières années. Nous avons « parlé affaires », elles furent réglées rapidement : un résumé pour la semaine suivante, une communication en octobre (1995) au colloque de l'Orstom, puis deux présentations dans ses cours et une conférence à l'Institut de géographie en février ou mars 1996. « *Après on verra et on s'arrangera* ». L'effet Bonnemaïson se manifestait alors sous une autre forme. Nous avons parlé de mon exploration d'une « *Southern Exotic Culture* », une expression qui l'amusa, puis de l'impossibilité ou du refus des Américains et des Anglais de se concevoir comme un groupe ethnique. Il m'expliqua l'origine et le sens du terme « *Pokens* » (de « *English Spoken* »), qu'il avait, semble-t-il, plaisir à utiliser en certaines occasions. J'étais amusé.

Le programme se réalisa tel que prévu. L'effet Bonnemaïson aidant, il a débouché sur un projet, que dis-je, sur des projets. Nous avons convenu

de mettre en place un séminaire de DEA suivant la formule de débat-confrontation qu'utilisaient, à l'université Laval, Eric Waddell et Luc Bureau, dont les qualités de pédagogues avaient impressionné Joël. Ce séminaire devait s'intituler : *Exploration de la culture : pré-modernité, modernité et post-modernité*. Mon exploration du monde post-moderne anglo-américain et son exploration de mondes pré-modernes – c'était son expression – devaient servir de tremplins à l'exploration de la pensée géographique culturelle. Il me proposa de tirer de ce séminaire un guide de géographie culturelle. Je donne aujourd'hui ce séminaire, sans l'apport du monde pré-moderne, mais dans la salle Joël Bonnemaïson...

Autre projet, celui d'une excursion au Québec avec les étudiants de Paris-IV, prélude au projet d'un séjour prolongé que Joël caressait. Il était convaincu que je lui servais de relais, en fait, il se donnait un relais. Je ne suis pas sûr de ce qu'il voyait dans le Québec, de la façon dont il le lisait, mais nos conversations sur le Québec incluaient toujours la France, et vice versa. Il était inquiet pour la France, pour l'identité française, comme je l'étais de l'avenir du Québec. La lutte politique et culturelle des Québécois pour leur identité se produit dans un cadre moderne, elle réside dans l'affirmation d'une culture moderne toujours consciente de sa tradition. Je crois que Joël y voyait un modèle positif pour les peuples pré-modernes qu'il avait étudiés. En même temps, peut-être y voyait-il le présent inquiétant de sa propre identité. Si la modernité française ne fait aucun doute, son modèle bourgeois s'effrite. Le modèle américain, le projet européen, remettent en question les bases culturelles et politiques de la Nation. Le concept lui-même doit être rediscuté. Dans ce contexte, la post-modernité ne pouvait qu'interpeller Joël. À la recherche de formules-chocs, nous étions d'accord pour dire que si le Québec tombait, le prochain Québec serait la France !

À la rencontre de Joël Bonnemaison

Des séjours prolongés à l'étranger, à étudier la culture et l'identité des autres, relativisent la vôtre, la transforment, la rendent plus abstraite, voire théorique. Certains choisissent de s'y arrêter, de développer une identité d'intellectuel sans frontière. « *Je ne suis pas Parisien, ni très académique* », me disait Joël avec conviction, en m'expliquant la différence entre les Girondins et les Jacobins. Pour d'autres, vient un moment où se manifestent le désir et la nécessité d'investir d'un territoire sa propre identité ou de se réaménager une identité dans un territoire. Ce choix, car il ne peut s'agir que d'un choix, peut aller de pair avec un retour, mais il peut aussi s'agir d'un investissement dans un ailleurs. Quoi qu'il en soit, ce second processus se confond avec le souci humaniste, c'est-à-dire avec la conscience que l'étude de la culture des autres

ne peut éliminer le sujet-étudiant, son identité, sa culture, l'humanité commune. Nous étions là, avec des itinéraires personnels et des parcours intellectuels différents, tendus entre les soucis humaniste et scientifique, entre le Québec et la France. C'est dans ces moments que nos échanges étaient le plus intenses. À l'occasion, il me disait : « *Écris ça, écris ça, c'est de l'or* ».

« *Géographie culturelle, géographie politique, c'est la même chose* », disait-il. Et il me semble que le moyen de résoudre la tension entre les deux soucis, il le concevait dans l'engagement politique, quelle que soit la forme : *l'effet Bonnemaison* constitue déjà, ailleurs et au Québec, un élément essentiel de la géographie contemporaine d'inspiration et aussi de l'impact des grandes marges de la francophonie sur la pensée géographique française.

